L'Halys, un fleuve structurant en Asie Mineure

Claire Barat

▶ **To cite this version:**

Claire Barat. L'Halys, un fleuve structurant en Asie Mineure. Anca Dan et Stéphane Lebreton. Études des fleuves d'Asie Mineure dans l'Antiquité - Tome 2, Artois Presses Université, p. 203-233, 2018, 978-2-84832-304-6. hal-03219448

HAL Id: hal-03219448
https://uphf.hal.science/hal-03219448

Submitted on 22 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'HALYS, UN FLEUVE STRUCTURANT EN ASIE MINEURE

Claire Barat
CALHISTE EA 4343
Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Cette contribution à la réflexion sur les fleuves d'Asie Mineure concerne l'Halys, le plus grand fleuve d'Asie Mineure si on le compare au Méandre, à l'Hermos, au Parthénios, au Thermodon, à l'Iris et même à l'Euphrate, qui concerne plutôt la Mésopotamie. C'est en effet un fleuve du centre de l'Anatolie, qui mesure 1150 km de long de sa source à son embouchure et qui fait une grande boucle. D'après Strabon, il tirait son nom des mines de sel de Ximène[1]. Son nom turc est le Kızılırmak ou « fleuve rouge », du fait de la couleur de ses limons.

Ce travail s'inscrit dans une réflexion sur l'histoire et l'archéologie des fleuves[2], engagée depuis les années 1990 par des historiens et des archéologues[3],

[1] Strabon, XII, 3, 12 et 39 ; Johann Tischler, *Kleinasiatische Hydronymie. Semantische und morphologische Analyse der griechischen Gewässername*, Wiesbaden, Reichert, 1977, p. 60. Voir aussi Demetrius Georgacas, « From the River Systems in Anatolia : the Names of the Longest River », *Names*, 12, 1964, p. 197-214.

[2] Jean-Luc Lamboley, « La place des fleuves dans la géographie antique », François Piquet (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses*, Paris, Didier éruditon, 1993, p. 89-94 ; Marc Suttor, « Écrire l'histoire d'un fleuve : sources et méthodologie », dans Louis Bonnamour (dir.), *Archéologie des fleuves et des rivières*, Paris - Chalon-sur-Saône, Éditions Errance, 2000, p. 14-17.

[3] Fr. Piquet (éd.), *op. cit.* ; L. Bonnamour (dir.), *op. cit*.

couleur rouge[26]. Le naturaliste et lettré français Joseph Pitton de Tournefort, chargé par l'Académie des Sciences d'une mission au Levant, voyagea sur la mer Noire et atteignit l'Halys le 11 mai 1701, en provenance de Sinope et de Gerze. Il campa sur ce qu'il décrit comme une île que forment les branches du fleuve Halys, à trente milles de Carsa (Gerze)[27]. Il connaissait à la perfection les sources littéraires puisqu'il citait les propos d'Hérodote et leur correction par Arrien. De même, il paraphrasait Strabon en évoquant le cours de l'Halys et en affirmant qu'il avait pris son nom des terres salées qu'il traversait. Ceci était confirmé, d'après Tournefort, par la présence de sel fossile sur les grands chemins et dans les champs labourables, dont la salure tirait sur l'amertume[28].

Le comte Jaubert, ambassadeur de France en Perse, de retour de son ambassade en septembre 1806, subit de terribles tempêtes après Trébizonde et se résolut à gagner Sinope par la route à partir de Bafra, mais des troubles politiques l'empêchèrent de traverser l'Halys, dont il n'offrit aucune description[29].

L'interprète Joseph-Michel Tancoigne, lors d'un retour prématuré (pour raison de santé) de l'ambassade du général Gardane auprès du Shah de Perse en 1807, évoqua le Kızılırmak dans sa lettre datée du 6 août 1808. Mais, s'il indiquait bien que le nom de ce fleuve signifiait « Fleuve rouge » en turc et que ses eaux étaient jaunes et limoneuses, il se trompa en l'associant à l'Iris[30]. Le Britannique John Macdonald Kinneir, un temps au service du tsar Alexandre, entreprit en 1813 et en 1814, en pleine guerre napoléonienne, un voyage vers la Perse et les confins de l'Empire russe afin d'étudier les possibilités d'une invasion de l'Inde. Il fit plusieurs voyages en Anatolie et, en mai 1814, il fit route de Kastamonu à Samsun. Le 20 mai 1814, entre Boyabat et Vezirköprü, Kinneir passa par la confluence entre le Gökırmak (qu'il nommait le Karasu) et le Kızılırmak. Comme il s'étonnait que le Karasu eût enflé jusqu'à une taille prodigieuse, on l'informa que cette rivière avait en fait rejoint le Kızılırmak, ce que Kinneir n'avait pas remarqué du fait que la vallée était étroite et boisée en

[26] Joseph von Hammer (éd.), *Narratives of Travels in Europe, Asia and Africa in the Seventeenth Century by Evliya Efendi*, vol. II, Londres, Oriental Translation Fund, 1850, p. 39 (traduction anglaise) ; Yücel Dağli, Seyit Ali Kahraman (éd.), *Evliyâ Çelebi. Günümüz Türkçediyle Evliyâ Celebi Seyhatnâmesi : Bursa-Bolu-Trabzon-Erzurum-Azerbaycan-Kafkasya-Kırım-Girit, 2. Cilt. 1. Kitap*, Istanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2005, p. 92 (en turc).

[27] Joseph Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage au Levant fait par ordre du Roi*, I, Paris, Imprimerie royale, 1717, p. 95.

[28] *Ibid.*

[29] Pierre-Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse fait dans les années 1805 et 1806*, Paris, Pélicier et Neveu, 1821, p. 380-393.

[30] Joseph-Michel Tancoigne, *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*, II, Paris, Nepveu, 1819, p. 207.

de nombreux endroits[31]. J.M. Kinneir poursuivit sa route le long du Kızılırmak, qu'il traversa sur un grand bateau à fond plat, à un endroit où la largeur était moindre et près des ruines d'un pont ancien[32]. Pour J.M. Kinneir, le *Kizil Ermak* était peut-être le fleuve le plus beau d'Asie Mineure. Il contenait une grande masse d'eau et était large d'environ une centaine de yards. J.M. Kinneir paraphrasait Strabon sans le citer en indiquant qu'il traversait la Cappadoce et la Galatie, séparait la Paphlagonie du Pont, entrait dans l'Euxin à Bafra, recevait le nom d'Halys du fait de la salinité de ses eaux quelques miles avant son approche de la mer[33]. Ce qui est intéressant dans le voyage de J.M. Kinneir, c'est qu'avant de traverser le Kızılırmak entre Boyabat et Vezirköprü, il l'avait aussi traversé sur sa route d'Ankara à Yozgat et Kayseri en octobre 1813, et à Osmancık[34]. Depuis Ankara, J.M. Kinneir traversa en effet le Kızılırmak à gué au niveau du village d'*Ukshar*, à un endroit où le fleuve avait quatre-vingts yards de large et quatre yards de profondeur. Les guides précisèrent à J.M. Kinneir que le fleuve était moins fourni en eau à cette saison (octobre) qu'au printemps et en hiver, ce qui pouvait se remarquer par l'étendue de son lit[35]. Kinneir ne décrit malheureusement pas son passage de l'Halys à Sivas et à Osmancık. Il se contente d'évoquer ces villes en appendice dans son itinéraire de Mardin à Constantinople par Sivas et Tokat effectué à l'hiver 1810[36]. À Osmancık, il signale tout de même un beau pont construit par Bajazet.

Le baron Louis-Auguste-Félix de Beaujour, consul général de France à Smyrne, fit à ce titre un voyage en 1817 dans toutes les échelles du Levant et voyagea sur la mer Noire. Son approche étant militaire, il prêta une attention particulière aux fleuves. Il précisa par exemple que l'Iris et l'Halys avaient un plus grand volume d'eau que le Thermodon, mais qu'ils n'étaient pas guéables en hiver à proximité de leur embouchure[37]. L.-A.-F. Beaujour indiquait plus loin que l'Halys avait deux affluents : « l'un vient de Sivas et du pied des montagnes qui bordent l'Euphrate à l'ouest, l'autre du pied de celles qui bordent au sud le plateau de l'Asie-Mineure, et ils se réunissent tous deux sur ce plateau, autour du mont Argée, vers la petite ville de Mandjour, pour aller se jeter, après de nombreux détours, dans la mer Noire, au-dessous de Bafra.

[31] John Mcdonald Kinneir, *Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan, in the years 1813 and 1814 ; with remarks on the marches of Alexander and retreat of the Ten Thousand*, Londres, 1818, p. 293.
[32] J. M. Kinneir, *op. cit.*, p. 295.
[33] J. M. Kinneir, *op. cit.*, p. 295-296.
[34] J. M. Kinneir, *op. cit.*, p. 81.
[35] *Ibid*.
[36] J. M., *op. cit.*, p. 554-557.
[37] Louis-Auguste-Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'Empire Othoman*, I, Paris, J. Murray, 1829, p. 140.

L'Halys est de toutes les rivières de l'Asie-Mineure celle qui a le plus long cours et le plus grand volume d'eau »[38].

Le colonel Bernard-Eugène-Antoine Rottiers, officier belge au service du tsar Alexandre de Russie et chef d'état-major à Tiflis en Géorgie, démissionna de son poste en 1818 pour revenir dans le royaume des Pays-Bas et se mettre au service de la maison d'Orange. Plutôt que de passer par l'Europe Centrale, il fit le voyage en 1820 avec femme et enfants par la mer et par l'Asie Mineure. Ce qui était le récit d'un voyage d'agrément se coupla avec des remarques d'ordre militaire, géographique et commercial. Arrivé à Samsun par voie de mer, le colonel Rottiers fit un voyage à l'intérieur des terres, à Amasya, à Merzifon et à Osmancık. C'est là qu'il vit et décrivit le Kızılırmak (qu'il nomme le *Kisil Irmak*) qui partageait Osmancık en deux. Il évoquait aussi le pont de quinze arches qui permettait le passage sur le fleuve, et le fait que ce pont de pierre, dont la construction était censée remonter à une haute antiquité, était large et bâti en pierre de taille[39]. Après avoir rejoint Sinope par la route, B.-E.-A. Rottiers revint à Samsun par la route et traversa le Kızılırmak à hauteur de Bafra, qu'il situe à cinq lieues de l'embouchure du fleuve. Les remarques qu'il fait ensuite sur la navigabilité du fleuve témoignaient, comme celles de L.-A.-F. Beaujour, d'un intérêt d'ordre militaire : « nous traversâmes, sur un pont de bateaux, ce fleuve qui peut être large en cet endroit comme la Meuse à Liège, et qui n'est cependant navigable, tout au plus pour quelques barques plates de pêcheurs, que jusqu'à quatre lieues plus haut[40] ».

Le voyageur lettré et géologue William J. Hamilton, mandaté par la *Geological Society de Londres*, fit un voyage au Levant à partir de 1835 afin d'y faire des observations archéologiques et géologiques, et de dresser une nouvelle carte de l'Asie Mineure. Le 20 juillet 1836, il prit la route afin d'aller de Samsun à Bafra. Sur la plage, il signala du bois échoué, qui consistait parfois en troncs entiers transportés par les flots violents du Kızılırmak[41]. Le 21 juillet 1836, il quitta Bafra en direction d'Alaçam, et à environ un mile de Bafra, il atteignit les rives du Kızılırmak, qui coulait du sud-ouest au nord-est dans deux lits différents, éloignés d'environ 300 yards[42]. La première branche fut traversée par W.J. Hamilton grâce à un long pont de bois, alors que la seconde fut traversée à gué. En bon géologue, W.J. Hamilton remarqua que la masse d'eau devait être très importante lors de la saison des pluies car le lit pierreux du fleuve avait environ un quart de mile de largeur. W.J. Hamilton fit

[38] *Ibid.*, p. 142.
[39] Bernard-Eugène-Antoine Rottiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles, H. Tarlier, 1829, p. 259.
[40] B.-E.-A. Rottiers, *op. cit.*, p. 264.
[41] William John Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, I, Londres, J. Murray, 1842, p. 293.
[42] W.J. Hamilton, *op. cit.*, p. 296-297.

également une remarque sur le nom du fleuve, mais précisa que la couleur du Kızılırmak était pour lui davantage jaune que rouge, et lui faisait penser à la couleur du Tibre. Hamilton poursuivit ses remarques géologiques en constatant que les routes étaient de bonne qualité et constituées de gravier, de sable et d'argile comme sur les routes à l'est de Bafra, et que cette matière détritique provenait du lessivage des gorges de l'intérieur par l'Halys. C'était la même matière qui formait le delta du fleuve, qui se trouvait au-dessus du niveau de la mer et dans lequel le Kızılırmak avait creusé un nouveau lit plus profond[43].

Le Français Xavier Hommaire de Hell a un profil assez semblable à celui de W.J. Hamilton, car c'était un lettré, un géographe et un géologue. Après avoir mené des missions scientifiques et industrielles pour le compte du gouvernement russe, il fut chargé en 1845 par le comte Salvandy, ministre de l'Instruction Publique en France, d'une mission d'exploration scientifique, géographique et historique sur les bords de mer Noire et de la mer Caspienne, mission qu'il effectua de 1846 à 1848. Le 7 août 1847, arrivant d'Alaçam, X. Hommaire de Hell emprunta la nouvelle voie jusqu'à Bafra, et évoqua brièvement le franchissement du fleuve : « avant d'arriver dans cette localité, il faut traverser le lit torrentiel du *Kizil-Irmak* à l'aide de deux mauvais ponts de bois qui craquent sous les pieds des chevaux. Cette rivière, ou plutôt ce fleuve, aux eaux jaunes et limoneuses, atteint une immense largeur dans ses débordements périodiques »[44].

Le révérend anglais Henry Fanshave Tozer entreprit en 1879 un voyage à l'intérieur de l'Asie Mineure prévu depuis 1874. La famine, puis la guerre russo-turque avaient conduit à reporter momentanément ses premières tentatives. Le but de l'auteur était de visiter l'Arménie et les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate. Son voyage se fit en bateau depuis Istanbul jusqu'à Samsun et ensuite par voie terrestre *via* Amasya, Yozgat, Kayseri, Sivas, la vallée de l'Euphrate et le Tigre occidental, Bitlis, le lac de Van, Van, Erzurum, Bayburt et Trabzon. Au cours de cette grande boucle, il eut plusieurs fois à franchir le Kızılırmak. Sa première rencontre avec le fleuve eut lieu depuis le bateau à vapeur qui l'amenait à Samsun, puisqu'il put en admirer le delta. Il signala qu'il s'agissait du plus grand fleuve d'Asie Mineure et que la quantité d'alluvions transportée au niveau du delta témoignait de la force du courant. Il remarqua aussi que les eaux du fleuve étaient très turbides et contenaient un grand nombre de dépôts[45]. Entre Yozgat et Kayseri, H.F. Tozer était particulièrement impatient d'arriver à l'Halys car il savait qu'il devait sous peu

[43] W.J. Hamilton, *op. cit.*, p. 297.

[44] Xavier Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, II, Paris, L. Martinet, 1854, p. 354.

[45] Henry Fanshawe Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, Londres, Longmans, Green, 1881, p. 8.

W U D Y H U V H U O H À H X Y H T X L D W W H L J Q D L W Q R Q O R L Q
A'$%&*$':*<2-6,*&#:'6V$64*&$%1*,$*&6'(:460%*&(*m$W1('6*$2*/6,6(2*
.DU D* 70l('* &#:'6V64* ,$* '#A60%* V0,:$%6<2(* <2-6,* V64* 4'$V('1#(* (4* ,$* '024(* ,(*
F R Q G X L V L W H Q Y X H G H O ¶ + D O \ V T X L S H U o D L W O D P R
p W D L W H Q M D P E p S D U X Q S R Q W T X H +) 7 R] H U T X D O
$V(:* <26%l(* $':5(1* '0%&(1* &(* &6CC#'(%4(1* 4$6,,(1)* <26* /0%4$6(%4* &(* /$%6G'(*
6''#A2,6G'(* f21<2-$2* /6,6(2)* :(* <26* ,26* V64* V$,2* ,(*
Kiuprisi)* T,(* F0%4* $2g* %0/B'(2g* W[(2g.DU D* 70l('* &0%%$* &(1* 6%&6:$460%1*
G ¶ R U G U H J p R J U D S K L T X H V X U O H À H X Y H j V D Y R L U T
&#F$11('*,(1*:(%4* F6(&1)* (4*<2(*,$*,$'A(2'* &2* F0%4* (4*,-6//(%1(*,64* &(* A$,(41*
O H O R Q J G H O D U L Y H G U R L W H G X À H X Y H G R Q Q D L H Q W
À H X Y H S H Q G D Q W W A % $, $ * < 2 (* (1 * F 6 , (1 * & 2 * F 0 % 4 * # 4 $ 6 (% 4 * ' (% C 0 ' : # (1 * F $ ' *
G H S X L V V D Q W V F R Q W U H I R U W V D ¿ Q G H U p V L V W H U j C
T X ¶ X Q S H X H Q D Y D O G X S R Q W O H À H X Y H W R X U Q D L W
p O p Y D W L R Q U R F K H X V H G H W X I / H À H X Y H p W D L W W R X
W X I H W G H E D V D O W H +) 7 R] H U V D F U L ¿ D D X O L H X F I
D S S H O D L H Q W O ¶ + D O \ V . Õ] Õ O Õ U P D N O H À H X Y H U R X J
U R X J H T X L V H W U R X Y D L W G D Q V V H V H D X [, O S U p F L V I
G X À H X Y H p W D L H Q W G H Q D W X U H D G K p V L Y H H W H [S O L
(/B02:52'(D*;F'G1* 2%(* 1#$%:(* &(* %$4$460%* F'G1* &2* F0%4(*)* 1(A%$,$*
T X ¶ H Q D Y D O O H F R X U D Q W G H Y H Q D [D W D D 7 0 l (S L G H H W D S S
F U R L V D G H Q R X Y H D X O H . Õ] Õ O Õ U P D N j O ¶ D S S U R F K H
À R W D U J H ¿ Q W G ¶ D F F p G H U j O D Y L O O H G H 6 L Y D V +) 7
%02V(,,(/(%4* :0%14'264)* $V(:* &(* %0/B'(21(1* $':5(1* (4* &(1* F$V#1* &(* F6(''(1*
A,611$%41D* 8,* 4'02V$* <2-+* F'(/6G'(* V2()* +* :(4* (%&'064)* ,-.$,W1* F$'$611$64* $2116*
,$'A(*<2-6,*,-#4$6*
/9/(*10%*('(2'*(4*'$f024$*<2-$2*/0/(%4*&(*,-$%%#(*0v*6,*1(*4'02V$64*_,(*/061*
G ¶ D R € W O H À H X Y H S R X Y D L W r W U H S D V V p j J X p S D U
F'#1(%4$64*2%*A'$%&*V0,2/(*&-($2*(4*2%(*C0':(*F*0 2%6A6(≥2644$%4*H6V$1*
F$'*,(*12&)* D D*70l('*4'$V('1$*2%(*&('%6G'(*C061*,-.$,W1*F$'*2%*F0%4*B($2:02F*
S O X V D X G H V V X V G X À R W T X H O H S U p F p G H Q W &H G H
:0%14'264*$V(:*2%*$%A,(*0B421)*,(*10//(4*1(*4'02V$%4*$2*/6,6(2*&2*:02'$%4*F02'*
:$11('*,$*C0':(*&(*,-($2
Z(1*;,,(/$%&1*m$',*.2/$%%*(4*j440*32:514(6%*/(%G'(%4*(%*=aaJ*(4*=aaL*
X Q Y R \ D J H j W U D Y H U V O ¶ $ V L H 0 L Q H X U H ¿ Q D Q F p S D U
6 F L H Q F H V D ¿ Q G H I D L U H X Q H G H V F U L S W L R Q D U F K p R C

[R] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*KD
[Q] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*??D
[a] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*?=D
[K] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*QLD
[?] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*Q\D
[=] *&505!+9() 7*bp. cit.*)*F*KRD

cinquième de Vezirköprü à Samsun[61] ; un sixième de Samsun à Bafra[62] ; un septième de Bafra à Kapıkaya et au *Niebien-Dagh* avec un retour à Bafra[63] ; un huitième de Bafra à Alaçam et à *Tscheltek*[64] ; un neuvième de *Tscheltek* à Sinop[65] ; un dixième de Sinop à Boyabat[66] ; un onzième de Boyabat à Tosya[67] ; un douzième de Tosya à Çankırı[68] et enfin un treizième tour de Çankırı à Ankara[69]. L'ouvrage de H. von Flottwell était assorti d'une carte en quatre feuilles, de plans des localités traversées et de relevés de certains vestiges archéologiques. Ce travail était intéressant, car systématique et visant à l'exhaustivité (surtout dans la liste des affluents du Kızılırmak, et dans la liste des relevés d'altitudes du cours du Kızılırmak durant l'exploration). Mais il ne permettait pas de faire un véritable portrait géographique du Kızılırmak, car les informations géologiques et paysagères se mêlaient aux remarques agricoles, ethnographiques, archéologiques et fiscales. Il faut prendre ce travail comme un recueil de notes qui allaient servir à R. Kiepert pour la constitution de sa carte sur l'Asie Mineure.

Un autre voyage fut mené par les Allemands Roman Oberhummer et Heinrich Zimmerer à la fin des années 1890, avec le soutien du prince Louis de Bavière, de la société de géographie de Munich, et du ministère bavarois des affaires extérieures et intérieures et de l'ambassade impériale allemande à Constantinople. Il s'agissait d'un voyage de recherche qui visait à l'exhaustivité puisque son but était de faire des remarques sur la botanique, la zoologie, la géologie, de collecter des monnaies, d'identifier des routes, de photographier, de mesurer, de dessiner et de prendre des notes. Le récit de ce voyage fut publié en 1899[70]. Il commençait par un premier chapitre consacré aux recherches allemandes en Asie Mineure[71]. Puis, il traitait de la route de Beyrouth à Damas, de Damas, de la Terre Sainte, des préparatifs du voyage en Asie Mineure, de la route de Damas à Alep, d'Alep, de la terre anatolienne, du Taurus cilicien, du voyage vers la Cappadoce, du pays des grottes. Enfin, après un développement sur la Cappadoce, le chapitre XIII était consacré à l'Halys[72]. En fait, le voyage se fit depuis Nevşehir au mois de novembre. Les

[61] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 15-17.
[62] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 18-19.
[63] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 19-23.
[64] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 24-28.
[65] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 29-31.
[66] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 31-34.
[67] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 35-37.
[68] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 37-39.
[69] H. von Flottwell, *op. cit.*, p. 40-43.
[70] Roman Oberhummer, Heinrich Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien. Reiseschilderungen und Studien*, Berlin, D. Reimer, 1899.
[71] R. Oberhummer, H. Zimmerer, *op. cit.*, p. 1-24.
[72] R. Oberhummer, H. Zimmerer, *op. cit.*, p. 219-235.

auteurs remarquèrent tout d'abord qu'il n'y avait pas de route entre le pont de Köprüköy, au sud-ouest d'Ankara, et celui de Kesikköprü, au sud de Kırşehir, ce qui les obligea à prendre un chemin parallèle au fleuve, à une distance évaluée à vingt minutes[73]. Après Nevşehir, les voyageurs passèrent dans divers villages dont Tuzköy (le village du sel) et près de la saline de Hacibektaş. Ils arrivèrent ensuite à Kesikköprü, où se trouvait un pont de 150 m de long, doté de treize arches, et un caravansérail en ruine. Ils remarquèrent que l'Halys passait au milieu de collines volcaniques. Après un passage à Kırşehir, les voyageurs revinrent à Kesikköprü, et firent quelques remarques sur un affluent de l'Halys, le *Adschi Su*, et sur le cours du fleuve avec des tourbillons, des bancs de sable, des îles, des ruisseaux asséchés. Les voyageurs virent ensuite les quatre bras du *Qyzyl Yrmak*, et à un autre endroit, une île et un banc de sable en deux bras avec une largeur d'environ 1 000 m. Les remarques sont surtout d'ordre ethnographique et archéologique : tout au plus les voyageurs parlent-ils d'une petite cataracte de l'Halys. Le nombre de villages et leur nom, de même que les étapes le long de la route et la dette publique semblent davantage les préoccuper. Les voyageurs reviennent par la suite à Nevşehir. Donc le cours de l'Halys ne fut pas suivi sur toute sa longueur, mais seulement dans la partie nord de la Cappadoce, entre Nevşehir et Ankara.

Enfin, nous terminons ce catalogue des voyageurs sur l'Halys par l'exploration archéologique qui a été à l'origine des *Studia Pontica.* John George Clarke Anderson a traversé l'antique région du Pont à l'été 1899, et donne une photographie du pont ottoman sur l'Halys à Osmancık[74]. Franz et Eugène Cumont parcoururent, quant à eux, le Pont et la Petite Arménie au printemps 1900[75]. L'Halys est évoqué, près de son embouchure, à propos de Bafra[76]. Or, la description de la vallée de Bafra offre l'occasion de faire des remarques intéressantes sur l'alluvionnement de l'Halys :

> Sa large vallée qui était jadis, comme elle l'est de nos jours, fertile en productions de tout genre, était certainement très peuplée dans l'antiquité. Mais les alluvions du puissant cours d'eau qui s'y précipite dans la mer, ont sans doute profondément modifié l'aspect de cette plaine humide et fiévreuse : Arrien mentionne à l'est de l'Halys deux étangs ou marais (*limen*), celui de Naustathmos et celui de Conopeion ; on n'y trouve plus qu'une seule lagune, l'Ak-Gheul ou Hammamli-Gheul, mais très considérable. S'il subsiste aux environs des ruines

[73] R. Oberhummer, H. Zimmerer, *op. cit.*, p. 219.
[74] John George Clarke Anderson, *Studia Pontica I. A journey of exploration in Pontus*, Bruxelles, H. Lamertin, 1903, p. 103.
[75] Franz et Eugène Cumont, *Studia Pontica II. Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie*, Bruxelles, H. Lamertin, 1906.
[76] Fr. et E. Cumont, *op. cit.*, p. 117-118.

> romaines, elles sont probablement ensevelies sous une épaisse couche de limon[77].

Fr. et E. Cumont donnaient aussi une description du pont de bois de Bafra sur l'Halys, long de 800 m[78]. Mais l'Halys ne constituait pas la priorité de leur exploration, qui visait à l'exhaustivité archéologique et épigraphique.

Comme nous venons de le voir, à la fin du XIX^e^ siècle, on retrouve surtout des voyageurs allemands le long du Kızılırmak. L'objet de leur voyage est la collecte d'informations permettant une cartographie précise et minutieuse de l'Asie Mineure. Le Kızılırmak, en tant que plus grand fleuve d'Anatolie, est bien entendu décrit, mais ce sont surtout les points de franchissement avec les ponts et les gués qui intéressent les voyageurs-géographes-militaires. Les relations très étroites entre l'Empire ottoman et le royaume de Prusse puis l'Empire allemand ne sont pas étrangères à cet intérêt géographique pour l'Anatolie et à la relative facilité des missions d'explorations sur le terrain[79]. C'est donc vers la science géographique qu'il faut se tourner pour espérer avoir une connaissance approfondie de l'Halys.

L'Halys dans le discours géographique, de la fin du XIX^e^ siècle à nos jours

La première description précise du Kızılırmak est due au géographe russe Pierre de Tchihatcheff, dans son ouvrage consacré à l'Asie Mineure, fruit de près de quatre ans d'explorations personnelles dans la seconde moitié des années 1840[80]. Le but de cet ouvrage, sous le patronage et avec le soutien logistique des autorités militaires russes, était aussi la réalisation d'une carte de l'Asie Mineure. P. de Tchihatcheff décrit avec beaucoup de minutie le cours du Kızılırmak, le débit du fleuve et les lieux de franchissement (voir le texte complet en appendice). Il dresse aussi une liste précise et ordonnées des affluents du Kızılırmak, à savoir dans son cours supérieur, entre Zara et Kayseri, le *Terguel-sou* ou *Ulach-sou*, le *Youldouz-irmak*, le *Yanak-sou*, le *Khanzuy-sou* et le *Sayoglan-sou*[81]. Après Kayseri, dans son cours moyen, le Kızılırmak reçoit comme affluent le *Kara-sou* (*Saroumchak-sou*), le *Tatlar-sou*, l'*Akbounar-sou*, le *Kilidchi-sou*, le *Tchoukourtjak-sou* (*Tabana-sou*), le *Delidji-tchaï*, le *Bayad-sou*, avant Osmancık, le *Hamamlu-gheul* et le *Kurtchak-tchaï*, après Osmancık

[77] Fr. et E. Cumont, *op. cit.*, p. 119.
[78] Fr. et E. Cumont, *op. cit.*, p. 120.
[79] Ségolène Debarre, *Du Méandre à l'Euphrate : l'Anatolie au prisme des savoirs géographiques allemands (1835-1895)*, Th. : Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, 2011.
[80] P. de Tchihatcheff, *op. cit.*, p. 168-174.
[81] P. de Tchihatcheff, *op. cit.*, p. 174-186.

dans son cours inférieur, le *Dévérek-tchaï*, le *Gheuk-irmak*, le *Keupru-sou* et le *Stavros-tchaï*.

Dans le tome IX consacré à « l'Asie Antérieure » de la *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes*, Élisée Reclus décrit le Kızılırmak sur toute sa longueur, en utilisant les sources littéraires, les récits de voyageurs et les avancées de la géographie allemande et anglaise. Il reprend l'idée selon laquelle le Kızılırmak est le plus grand fleuve d'Asie Mineure. Il en donne ensuite la description, assortie d'une carte de son delta d'après l'Amirauté anglaise[82] :

> Dans l'ensemble de son cours, le Kizîl irmak ou « fleuve Rouge » des Turcs, le Halys des anciens, décrit une vaste courbe concentrique au Yechil irmak ou « fleuve Vert » ; la longueur développée de son courant, entre les sources du Kös-dagh et son delta, est au moins quintuple de la distance directe entre les deux points extrêmes. Dans sa partie supérieure, le fleuve Rouge est parfois complètement desséché en été ; même dans son cours moyen et jusque dans le voisinage du delta, il est guéable en maints endroits. L'excès d'évaporation sur les apports d'eaux pluviales lui donne un goût saumâtre qui justifie son nom grec ; dans la plaine de Sivas, il traverse des bancs de sel gemme d'où les habitants de l'Arménie occidentale reçoivent leur provision habituelle. Comme le Yéchil, le fleuve Rouge se divise à son embouchure en un grand nombre de branches empiétant au loin par leurs alluvions sur la mer Noire. Souvent les géographes anciens, suivant l'exemple d'Hérodote, ont pris le Halys comme limite de l'Asie Mineure : au-delà de ce fleuve s'étendait pour eux la vaste Asie Transhalysienne. Le choix de cette limite s'explique par l'importance militaire de trois cours d'eau considérables, le Thermodon, l'Iris, le Halys, se succédant à peu de distance, comme les fossés d'une citadelle. Le progrès des alluvions du Kizîl irmak a été considérable : la ville de Pavrakhé, la Bafra de nos jours, était au bord de la mer il y a un millier d'années ; au dix-septième siècle, elle était encore visitée par les navires »[83].

É. Reclus donne ensuite une description du Kızılırmak et des régions qu'il traverse à partir de la haute vallée, en insistant sur le peuplement :

> Sur le versant septentrional de la vallée du Kizîl irmak, de même que sur le versant sud, les villes s'éloignent de la profonde dépression dans laquelle coule le fleuve. Mandjour, Kir chehr sont bâties l'une et l'autre en des vallées latérales. Une partie de la contrée est, sinon déserte, du moins sans résidents fixes : on n'y voit guère que des tentes des Turcomans ou des Kourdes. […] À l'endroit où le Kizîl irmak,

[82] Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes. IX. L'Asie Antérieure*, Paris, Hachette, 1884, p. 496-498. Pour la carte, p. 497.
[83] É. Reclus, *op. cit*., p. 496-498.

> décrivant sa courbe semi-circulaire, cesse de couler vers le nord et prend sa direction définitive vers le nord-est, une petite ville, Kalehdjik ou le « Châtelet », située sur la rive gauche, commande le passage, sur la route d'Angora à Sivas par Yuzgat. Une forteresse à demi ruinée domine un pic abrupt et pointu, qu'entoure un cercle de maisons. Un pont de bois traverse l'un des bras du fleuve, puis le chemin se continue par un gué vers la berge orientale. Un peu plus considérable que Kalehdjik, Yuzgat est située presque au centre géométrique de la courbe décrite de Sivas à la mer Noire par le Kizîl irmak. […] Tchangri et Iskelib, en des bassins fertiles tributaires du Fleuve Rouge, sont des cités populeuses ; mais sur le cours moyen du fleuve les villes manquent, et dans la basse vallée, elles sont peu nombreuses. Une des plus importantes est Osmandjik, située sur la rive droite, à l'extrémité d'un pont de pierre de quinze arcades où passe la route directe de Constantinople à Amasia. Plus bas, on voit s'unir au fleuve la rivière qui descend de la haute vallée du Kotch hissar et qui vient d'arroser les jardins de Tosia, puis une rivière plus abondante apporte les eaux descendues des monts qui entourent Kastamouni. […] À l'est du fleuve, Vizir-Köpri, entourée de cyprès et de peupliers, est également située en dehors de la vallée maîtresse de son affluent. Enfin Bafra, le marché du delta, se tient à distance du lit boueux et des marécages qui le bordent, sur un terrain élevé, souvent transformé en île par des inondations ; les routes doivent toutes passer en chaussées au-dessus de la basse campagne. La principale culture de ces terrains humides et féconds est le tabac, qu'on expédie à Constantinople par le petit port de Koundjaz ou Koumdjougaz, situé à l'est du delta, précisément à l'endroit où les terres alluviales font saillie sur la ligne normale de la côte[84].

Dans sa somme *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province d'Asie Mineure*, parue entre 1890 et 1895, Vital Cuinet fait une description de l'Halys dans la partie consacrée au vilayet de Sivas, là où se trouvent les sources du fleuve. Cette description est purement administrative, puisque l'auteur évoque toutes les régions et cantons traversés par le fleuve :

> Le Kizil-Irmak (Halys) prend naissance au pied du Kizil-Dagh (montagne rouge), dans le caza de Kotchiri, dépendance du sandjak de Sivas. Après avoir arrosé Kartuk, Ala-Kilissé, Zara, Deveksé, il passe à Todoraki dans le caza de Halik, où il fertilise les campagnes de Kotch-Hissar, qu'il abandonne à Khavraz pour entrer dans le merkez-caza de Sivas et arroser son chef-lieu. Côtoyant un peu plus loin la lisière du caza de Yildiz-Elli, il passe à Tchaouchlar dans celui de Tounnous, le parcourt entièrement du nord-est au sud-ouest, en sort pour entrer

[84] É. Reclus, *op. cit.*, p. 561-562 (région de Sivas), p. 562-563 (région de Kayseri). Pour le peuplement : p. 564-566.

> ensuite dans le caza d'Azizié, d'où il pénètre à quelques kilomètres de Kalé-Keuï sur le territoire du vilayet d'Angora. C'est dans cette province qu'il effectue le trajet le plus considérable ; il la parcourt longuement en ligne courbe, continuant d'abord à marcher de l'est à l'ouest, mais sans incliner au sud comme dans sa direction initiale, puis remontant de l'ouest au nord-est, il rentre dans le vilayet de Sivas par le caza de Gumuch-Hadji-Keuï et de Hadji-Hamza, arrive à Mandra sur la lisière du caza d'Amasia et du vilayet de Castambol, change de nouveau de direction en prenant celle du nord-est, côtoie cette lisière, puis celle du vilayet de Trébizonde et pénètre enfin dans cette dernière province par la plaine de Bafra, qu'il parcourt entièrement jusqu'au chef-lieu du district pour aller à 20 kilomètres environ en aval de cette ville, verser ses eaux dans la mer Noire, à l'extrémité orientale de la vaste rade de Sinope. Le parcours total du Kizil-Irmak, de sa source à son embouchure, est d'environ 1 000 kilomètres, dont plus de 450 dans les parties sud et nord-ouest du vilayet de Sivas[85].

Pour décrire le Kızılırmak dans les autres vilayets, V. Cuinet emploie la même méthode administrative et statistique que dans le vilayet de Sivas[86]. À savoir, il indique quels districts (sandjaks) et quels cantons (cazas) sont traversés par le fleuve (avec le kilométrage précis pour chaque subdivision administrative), quels sont les affluent du Kızılırmak et les villes traversées. En dehors de ces remarques statistiques, V. Cuinet fait peu de remarques proprement géographiques, mais il y en a trois qui méritent qu'on s'y arrête. En effet, dans sa description du vilayet d'Angora, V. Cuinet mentionne l'opinion d'ingénieurs hydrauliciens qui considéraient que le Kızılırmak, tout comme le Sakkaria et plusieurs de leurs nombreux affluents, pourraient être canalisés et rendus navigables[87]. V. Cuinet estime que la canalisation leur ferait certainement prendre une nouvelle importance et rendrait en même temps les communications plus faciles. La question de la navigabilité du Kızılırmak et de ses affluents (Devrez Çayı et Gökırmak) est évoquée dans la partie du vilayet de Castamouni. V. Cuinet indique qu'ils sont navigables en plusieurs points, mais qu'on ne s'occupe pas d'en assurer la navigation régulière par quelques travaux. De plus, V. Cuinet ajoute qu'ils ne sont utilisés qu'à certains moments pour le flottage du bois[88]. Enfin, en ce qui concerne les ressources halieutiques du Kızılırmak, V. Cuinet signale que le fleuve et ses affluents sont

[85] V. Cuinet, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province d'Asie Mineure*, I, Paris, E. Leroux, 1890, p. 639-640.
[86] V. Cuinet, *op. cit.*, p. 115 (pour le vilayet de Trébizonde) ; p. 272 (pour le vilayet d'Angora) ; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province d'Asie Mineure*, *Tome IV*, Paris, E. Leroux, 1894, p. 433 (pour le vilayet de Castamouni).
[87] V. Cuinet, *op. cit*., 1890, p. 273.
[88] V. Cuinet, *op. cit.*, 1894, p. 454.

très poissonneux, mais que les habitants en profitent peu pour leur alimentation en raison de préjugés populaires[89]. Dans sa description du caza de Bafra, V. Cuinet précise même que l'on pêche l'esturgeon dans le Kızılırmak, et que le caviar et les conserves de poisson de Bafra ne sont pas moins renommées que celles de Çarşamba[90].

Dans la *Géographie Universelle* de Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois, Raoul Blanchard, chargé de la partie sur « l'Asie occidentale », ne se montre pas assez précis en ce qui concerne les fleuves d'Asie Mineure. Il évoque essentiellement les forêts inextricables du Delta de l'Halys[91], la jeunesse du réseau hydrographique et le nombre de ponts sur le Kızılırmak [92]. C'est une constante par la suite, dans les ouvrages de géographie générale sur la Turquie, que d'évoquer le Kızılırmak au nombre des grands fleuves de la Turquie, sans en faire une description précise[93].

II-L'Halys, un fleuve structurant au niveau historique ?

L'Halys comme frontière politique

Avant l'époque archaïque et les mentions dans les sources grecques, l'Halys apparaît comme une frontière à conquérir par le royaume hittite

[89] V. Cuinet, *op. cit.*, 1894, p. 454.
[90] V. Cuinet, *op. cit.*, 1890, p. 117.
[91] Raoul Blanchard, Fernand Grenard, *Asie occidentale. Haute Asie*, Paris, Armand Colin, 1929 (*Géographie Universelle*, VIII, Paul Vidal de La Blache, Lucien Gallois [dir.]), p. 62.
[92] R. Blanchard, F. Grenard, *op. cit.*, p. 64-66.
[93] Ewald Banse, *Die Türkei. Eine moderne Geographie*, Berlin – Braunschweig – Hambourg, Westermann, 1915, p. 88 ; Jean-Paul Roux, *La Turquie. Géographie – Économie – Histoire – Civilisation et culture*, Paris, Payot, 1953, p. 14 ; John C. Dewdney, *Turkey. An introducing Geography*, New-York - Washington, Chatto, Windus, 1971, p. 19, 32 ; Werner Kündig-Steiner, « Die natürliche Gliederung des Raumes », dans W. Kündig-Steiner (dir.), *Die Türkei. Raum und Mensch, Kultur und Wirtschaft in Gegenwart und Vergangenheit*, Tübingen - Bâle, H. Erdmann, 1974, p. 19-22 ; Xavier de Planhol, *s.u.* « La Turquie », dans Mariel-Jean Brunhes Delamarre, Pierre Deffontaine, André Tournaux (dir.), *Géographie régionale*, I, Paris, Gallimard, 1975, p. 131 ; Herbert Louis, *Landeskunde der Türkei. Vornehmlich Aufgrund eineger Reisen*, Stuttgart, Fr. Steiner, 1985, p. 29-30, 132, 140-141 ; X. de Planhol, *Les nations du prophète. Manuel géographique de politique musulmane*, Paris, Fayard, 1993, p. 709 ; François Durand-Dastès, Georges Mutin, « La Turquie, le modèle unitaire en question », dans Roger Brunet (dir.), *Géographie Universelle. Afrique du Nord, Moyen Orient, monde indien*, Montpellier - Paris, Belin, 1995, p. 205-206 ; Volker Höhfeld, *Türkei. Schwellenland der Gegensätze*, Gotha, Perthes, 1995, p. 26-27, 50 ; Marcel Bazin, Stéphane de Tapia, *La Turquie. Géographie d'une puissance émergente*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 72-76.

contre les barbares gasgas[94]. En effet, le bas Maraššantiya (l'Halys des Grecs) séparait les Gasgas orientaux, les plus redoutables, des groupes occidentaux installés à l'ouest du fleuve. L'important site de Zalpa (probablement İkiztepe), près de l'embouchure du Maraššantiya, a été incorporé au royaume hittite jusqu'en 1400-1370 av. J.-C. L'Halys a été franchi par les Hittites sous les règnes d'Arnuwanda Ier (c. 1400-1370) et de Tuthalya III (c. 1370-1350) et des sites comme Nerik et Zalpa ont été pillés. La lutte entre les Hittites et les Gasgas s'est poursuivie au cours du règne de Šuppiluliuma (c. 1350-1319) et a été entrecoupée de trêves. Le roi a franchi le Maraššantiya pour atteindre les districts gasgas de l'ouest et le mont Kassu. Des chefs gasgas avaient cherché à « gouverner en rois » à l'ouest du Maraššantiya. Enfin ce fut la guerre permanente entre les Hittites et les Gasgas sous le règne de Muršili II (1318-c. 1295) et le royaume hittite fut en crise et en « reconstruction » sous le règne de Muwattali II (c. 1295-1272).

Si le Maraššantiya n'avait été qu'une frontière éphémère mais disputée entre le royaume hittite et les Gasgas, la fin du royaume hittite nous plonge dans l'inconnu historique et géographique concernant le fleuve et les luttes qu'il a pu susciter.

C'est à partir de l'époque archaïque que l'Halys est clairement identifié comme la frontière du royaume lydien grâce aux conquêtes de Crésus dont la domination s'exerçait, selon Hérodote, sur tous les peuples de la région en-deçà de l'Halys, exceptés les Ciliciens et les Lyciens : Lydiens, Phrygiens, Mysiens, Mariandynes, Chalybes, Paphlagoniens, Thraces-Thyniens et Bithyniens, Cariens, Ioniens, Doriens, Éoliens et Pamphyliens[95]. L'Halys aurait constitué la « frontière » politique entre le royaume de Lydie et le royaume de Médie[96]. Crésus franchit l'Halys dans le but de conquérir le royaume mède, mais cela causa sa perte[97]. En conquérant le royaume de Crésus en 546, Cyrus le Grand, roi des Perses, abolit l'Halys comme frontière politique, mais l'Halys demeura néanmoins un fleuve structurant en tant que limite géographique et humaine.

Une limite géographique et humaine

L'Halys servait à définir un espace, l'Asie. Ainsi pour Hérodote, l'Halys sépare de la Haute Asie presque toute l'Asie Mineure[98], et Strabon l'emploie

[94] J. Freu, « Les « barbares » gasgas et le royaume hittite », *Cahiers de Kubaba*, 7, 2005, p. 61-99 ; Helga Willinghöfer, Utta Hasekamp, Ayşe Baykal-Seeher, *Die Hethiter und ihr Reich. Das Volk der 1000 Götter*, Bonn - Stuttgart, Theiss, 2002, p. 301-306.
[95] Hérodote, I, 28.
[96] Hérodote, I, 72, repris par Strabon, XII, 1, 3 et par Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, 15.
[97] Hérodote, I, 72 ; Thucydide, I, 16.
[98] Hérodote, I, 72.

pour définir l'Asie Cistaurique[99]. L'Halys sert à délimiter les peuples : c'est une limite entre les Matiènes et les Phrygiens[100], entre les Syriens de Cappadoce et les Paphlagoniens[101], puis plus tard entre les Paphlagoniens et les Galates[102].

Selon Hérodote, dans l'organisation de l'Empire perse après 546, l'Halys est un fleuve qui se franchit et qui coupe la « route royale » au niveau de la Phrygie[103]. Lorsque Xerxès veut envahir la Grèce, il fait franchir l'Halys à son armée pour atteindre Célènes aux sources du Méandre, sur un pont de bateaux[104]. Quand le reliquat de l'armée des Dix-Mille, menée par Xénophon, arrive sur les rivages de la mer Noire et rencontre à Cotyôra Hécatomymos, un ambassadeur des Sinopéens, la description que ce dernier fait de la région de l'Halys est de nature à décourager les mercenaires grecs de passer par les terres et de traverser l'Halys dans sa basse vallée : le fleuve est décrit comme faisant deux stades de large et devant être franchi avec un pont de bateaux, ce dont les Dix-Mille n'auraient pas disposé[105]. Pour rentrer dans leur patrie, les Dix Mille acceptent l'offre des Sinopéens et des Héracléotes, et voyagent en bateaux de Cotyôra à Sinope, puis de Sinope à Héraclée du Pont[106]. Malheureusement, Xénophon n'a pas livré une description précise des fleuves et des cours d'eau lors de son anabase : il ne mentionne même pas être passé au large du delta de l'Halys[107].

L'Halys réapparaît comme une limite importante à l'intérieur de l'Asie Mineure lors des conquêtes d'Alexandre le Grand et à l'époque hellénistique. En effet, avant la bataille d'Arbèle en 331, Darius III fit la proposition à Alexandre de lui laisser la région en-deçà de l'Halys (ce qu'il avait conquis), puis en-deçà de l'Euphrate (ce qu'il allait conquérir)[108]. Par la suite, l'Halys n'apparaît pas comme ayant été une limite de royaume hellénistique[109].

Lors de la paix d'Apamée en 188, la limite que les Romains imposent à Antiochos III de ne plus franchir est le Taurus[110]. Il y a malheureusement une

[99] Strabon, XII, 1, 3.
[100] Hérodote, I, 72.
[101] Hérodote, I, 76. Voir carte dans Pierre Debord, *L'Asie Mineure au IV^e siècle. Jeux et enjeux des pouvoirs*, Bordeaux, 1999, p. 84.
[102] Strabon, XII, 1, 1.
[103] Hérodote, V, 52.
[104] Hérodote, VII, 26.
[105] Xénophon, *Anabase*, V, 6, 9.
[106] Cl. Barat, « Relations et solidarités entre les cités de la côte sud de la mer Noire (VII^e-III^e siècles av. J.-C.), », *Pallas*, 89, 2012, p. 223-226.
[107] M.-Fr. Baslez, *art. cit.*, 1995, p. 79-88
[108] Diodore, XVII, 54, 1-2 ; Quinte-Curce, IV, 11, 5.
[109] Lauriane Martinez-Sève, *Atlas du monde hellénistique. 336-31 av. J.-C. Pouvoir et territoires après Alexandre le Grand*, Paris, Éditions Autrement, 2011, p. 20-26.
[110] Polybe, XXI, 6, 42 ; Tite-Live, XXVIII, 38.

lacune dans le texte de Polybe[111], et la restitution « en-deçà de l'Halys » n'est plus retenue[112].

Un fleuve du centre de l'Asie Mineure sous le royaume de Mithridate et lors de la provincialisation romaine

À partir du IIe siècle av. J.-C., l'apparition de nouvelles royautés hellénistiques, à savoir le royaume de Bithynie, le royaume du Pont, le royaume de Cappadoce et les principautés galates allait modifier la physionomie politique du Nord et du centre de l'Anatolie[113]. L'Halys n'apparaît plus comme une limite politique. Si l'on observe la carte du royaume du Pont à l'avènement de Mithridate Eupator vers 120 av. J.-C. proposée par François de Callataÿ[114], on constate que c'est la vallée de l'Amnias et la fin de la moyenne vallée de l'Halys qui forment la « frontière » du royaume de Mithridate[115]. L'Halys est aussi un fleuve qui passe en Galatie et en Cappadoce.

En fait, l'Halys, dans sa basse vallée, va servir de frontière au moment de la réorganisation par Pompée, en 64-62 av. J.-C., de la partie pontique de la nouvelle province de Bithynie-Pont[116]. Mais ce n'est pas un fleuve qui

---

[111] Polybe, XXI, 6, 42.

[112] Édouard Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, t. 2, Nancy, 1982 (rééd. Paris, 2003), p. 223-224.

[113] L. Martinez-Sève, *op. cit.*, p. 27-28.

[114] François de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve, Département d'archéologie et d'histoire de l'art, séminaire de numismatique Marcel Hoc, 1997, carte 1. Sur la difficulté à parler d'un « royaume du Pont », voir St. Mitchell, « In Search of the Pontic Community in Antiquity », dans Alan Keir Bowman, Hannah M. Cotton, Martin Goodman (éd.), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 35-64.

[115] Strabon, XII, 3, 1 ; *cf.* Fr. de Callataÿ, *op. cit*.

[116] William G. Fletcher, « The Pontic Cities of Pompey the Great », *TAPhA*, 70, 1939, p. 17-29 ; J.G.C. Anderson, « Two Anatolian Notes », dans William Moir Calder, Josef Keil (éd.), *Anatolian Studies Presented to William Hepburn Buckler*, Manchester, Manchester University Press, 1939, p. 1-7 ; Giovanni Vitucci, « Gli ordinamenti costitutivi di Pompeo in terra d'Asia », *Atti della Academia nazionale dei Lincei. Rendiconti. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 344, 1947, p. 428-447 ; Kenneth Wellesley, « The Extent of the Territory Added to Bithynia by Pompey », *RhM*, 96, 1953, p. 293-318 ; Anthony J. Marshall, « Pompey's Organization of Bithynia-Pontus : two neglected texts », *JRS*, 58, 1968, p. 103-109 ; Alois Dreizehnter, « Pompeius als Städtegründer », *Chiron*, 5, 1975, p. 213-245 ; Walter Ameling, « Das Archontat in Bithynien und die *Lex Provinciae* des Pompeius », *EA*, 3, 1984, p. 19-31 ; St. Mitchell, « The Greek City in the Roman World : the case of Pontus and Bithynia », dans *Praktika. VIIIe congrès international d'épigraphie grecque et latine, Athènes 1982,* I, Athènes, Ypourgeio Politismou kai Epistimōn, 1984, p. 120-133 ; Eckart Olshausen, « Zum Organisationskonzept des Pompeius in Pontos - ein historisch-geographisches

structure tout le centre de l'Anatolie. Strabon le cite comme frontière orientale de la Paphlagonie[117], comme frontière du Pont sur la côte[118], comme frontière entre le territoire de Sinope[119] et la Gadilonitide[120]. Strabon précise qu'après le territoire d'Amisos et jusqu'à l'Halys vient la Phazémonitide, à laquelle Pompée avait donné le nom de Néapolitide[121]. Enfin, dans sa description du territoire d'Amaséia, Strabon indique que la Pimolisène s'étend jusqu'à l'Halys[122]. Dans le cadre de la description de la province de Bithynie-Pont, que Strabon connaît bien, puisque c'est sa province natale, il utilise l'Halys comme un repère géographique commode et connu, mais qui n'est plus une limite politique. C'est une limite régionale de territoires de cités. Avec l'évolution du découpage provincial en Asie Mineure sous le Haut-Empire, à partir d'Hadrien, une grande province de Galatie englobe le territoire de Sinope. Or, le cours de l'Halys ne sert pas de frontière[123].

III-Une archéologie de l'Halys est-elle possible ?

Les difficultés d'une archéologie de l'Halys

Dans le cadre de l'intérêt grandissant pour les fleuves comme objets d'études archéologiques[124], il serait intéressant d'évaluer la capacité de l'Halys

Argument », dans *Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums 2, 1984 und 3, 1987*, Bonn (*Geographica Historica*, 5), R. Habelt, 1991, p. 443-455 ; Sergiej Y. Saprykin, « "Poleis" of Mithridates Eupator and "Politeiai" of Pompey the Great in Eastern Anatolia : Methods of comparison », *Index*, 20, 1992, p. 163-167 ; Christian Marek, *Städt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia*, Tübingen (*Istanbuler Forschungen*, 39), E. Wasmuth, 1993, p. 26-46 ; St. Mitchell, *Anatolia. Land, men and gods in Asia Minor*, I, *The Celts and the impact of Roman rule*, Oxford, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 31-34; John Murphy, « Pompey's Eastern *Acta* », *Ancient History Bulletin*, 7.4, 1993, p. 136-142 ; P. W.M. Freeman, « Pompey's Eastern Settlement : a matter of presentation ? », dans Carl Deroux (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History VII*, Bruxelles (*Collection Latomus*, 227), Latomus, 1994, p. 143-179 ; Chr. Marek, *Pontus et Bithynia. Die römischen Provinzen im Norden Kleinasiens*, Mayence, Ph. von Zabern, 2003, p. 36-43 ; L. Martinez-Sève, *op. cit*, 2011, p. 29 ; Christophe Badel, *Atlas de l'Empire romain. Construction et apogée : 300 av. J.-C.-200 ap. J.-C.*, Paris, Éditions Autrement, 2012, p. 21.

[117] Strabon, XII, 3, 2 et 9.

[118] Strabon, XII, 3, 9.

[119] Strabon, XII, 3, 12.

[120] Strabon, XII, 3, 13.

[121] Strabon, XII, 3, 38.

[122] Strabon, XII, 3, 39.

[123] B. Rémy, *L'évolution administrative de l'Anatolie aux trois premiers siècles de notre ère*, Paris (*Collection du Centre d'études romaines et gallo-romaines, Nouvelle série*, 5), de Boccard, 1986, cartes 12 et 13 ; Chr. Badel, *op. cit.*, p. 60-61.

[124] L. Bonnamour (dir.), *op. cit.* ; J. Burnouf, P. Leveau (dir.), *op. cit.*

à être un objet d'étude pour l'archéologie fluviale[125]. Une étude archéologique de l'Halys serait très tentante, mais le problème qui se pose au chercheur est la limite des sources littéraires comme nous l'avons signalé dans la première partie de ce travail. L'autre difficulté tient à la longueur de l'Halys, 1150 km, qui rend très difficile une étude en continu. Il est symptomatique de constater que même les explorations géographiques du XIX[e] siècle n'ont jamais suivi en totalité le cours de l'Halys.

De plus, si le franchissement de l'Halys a intéressé les historiens et les géographes (qui mentionnent toujours les ponts plus ou moins anciens sur l'Halys), le fleuve en tant que tel a peu intéressé. Il faut en effet constater que, si l'on se place dans l'optique de l'histoire ancienne et de l'occupation du sol le long de l'Halys, le fleuve n'a pas favorisé une urbanisation particulière. Aucune cité antique importante ne se trouve en bordure de l'Halys, à l'exception de Sébastéia/Mégalopolis à l'époque romaine et pour la haute vallée. Si l'Halys passe sur le territoire de certaines cités et est parfois représenté dans son monnayage, les cités ne sont jamais situées le long du fleuve[126]. Au contraire, dans la moyenne et la basse vallée de l'Halys, les villes importantes se trouvent sur les affluents de l'Halys comme c'est le cas de Césarée/Mazaka, de Gangra/Germanicopolis, de Néapolis/Néoclaudiopolis. On peut simplement citer le cas de Pimolisa et de Gadilon sur le fleuve.

Enfin, contrairement à la Meuse ou au Rhône, se pose pour l'Halys la question de sa navigabilité[127]. Les récits de voyageurs et les descriptions géographiques nous sont très précieux pour constater que l'Halys n'était pas navigable sur tout son cours, car il était parfois à sec dans sa haute vallée. De plus, les voyageurs et géographes signalent surtout que, lorsque l'Halys était navigable dans sa moyenne et se basse vallée, cela se faisait surtout avec de petites embarcations du type pirogue. Ce qui frappe les voyageurs et les géographes c'est le fort débit du fleuve à partir de sa moyenne vallée et ses nombreuses crues. D'ailleurs, si l'Halys avait été navigable sur toute sa longueur, à quoi cela aurait-il servi puisque son cours faisait une telle boucle dans le centre de l'Anatolie qu'il ne pouvait s'agir d'emprunter la voie fluviale pour obtenir un gain de temps ? Quels produits rares auraient pu être acheminés par voie fluviale sur l'Halys ? Aucun vraisemblablement. On peut néanmoins faire l'hypothèse que dans la basse vallée de l'Halys, après la confluence avec le Gökırmak, le flottage des bois était pratiqué comme sur d'autres fleuves anatoliens[128]. Dans le Nord de l'Anatolie, où les chaînes pontiques (très

[125] M. Suttor, *art. cit.*, p. 14-17 ; Annie Dumont, « Les archives du fleuve : analyse documentaire et archéologie fluviale », dans L. Bonnamour (dir.), *op. cit.*, p. 18-20.
[126] Friedrich Imhoof-Blumer, « Fluss- und Meergötter auf griechischen und römischen Münzen (Personifikationen der Gewässer) », *RSN*, 1923, 23, p. 173-421.
[127] Voir la contribution de Hélène Roelens-Flouneau dans le présent volume.
[128] L. Robert, *op. cit.*, p. 67-69.

boisées) créent une barrière entre le plateau anatolien et les côtes de la mer Noire, la basse vallée de l'Halys offre un mode de transport rapide et efficace des grumes. Si les sources antiques ne mentionnent pas cela, les récits de voyageurs peuvent laisser supposer l'ancienneté du procédé.

La dernière difficulté pour la faisabilité d'une archéologie de l'Halys est que le paysage a énormément changé depuis l'Antiquité : l'Halys a été canalisé à certains endroits, de nombreux barrages ont été construits au XX^{e} siècle[129]. Les cultures ont aussi beaucoup changé avec l'introduction de la riziculture. De plus, comme l'Halys n'a pas attiré l'urbanisation ni les activités de batellerie, la recherche de vestiges archéologiques paraît presque inutile.

Toutefois, si une archéologie de l'Halys sur toute sa longueur ne paraît peut-être pas pertinente, l'étude de sa basse vallée peut s'avérer riche en potentialités de recherches.

Proposition de recherche pour la basse vallée de l'Halys

Le point de départ de notre réflexion est la tombe rupestre de Terelek, non loin de la confluence de l'Halys avec son affluent l'Amnias (aujourd'hui le Gökırmak). Les études menées dans la moyenne vallée du Gökırmak ont permis d'avancer l'idée qu'il y avait un modèle indigène, « paphlagonien », d'occupation du sol pour une période allant du VIII^{e} siècle à la provincialisation romaine au I^{er} siècle av. J.-C.[130]. Les tombes rupestres étudiées et cartographiées se situent toutes dans les vallées perpendiculaires au Gökırmak, et les sites ont une physionomie très semblable avec une citadelle au-dessus de la tombe rupestre sur la barre rocheuse au-dessus de la vallée. On peut envisager une occupation par des potentats locaux qui ont chacun

[129] D'après la carte des cours d'eau, des lacs et des barrages (*Türkiye – Akarsular, göller ve barajlar*) du *Yeni Türkiye Atlası*, Ankara, Harıta Genel Müdürlüğü, 1977, il y a douze barrages le long du Kızılırmak. On peut énumérer, à partir des sources : İkkkanopaç barajı, Kuşcu barajı, Yamular barajı, Bayranhacili barajı, Hırfanlı barajı, Kesikköprü barajı, Kapulukaya barajı, Çubuk II barajı, Obruk barajı, Boyabat barajı, Altinkaya barajı et Derbent barajı.

[130] Richard Leonhard, *Paphlagonia. Reisen und Forschungen im nördlischen Kleinasien*, Berlin, D. Reimer, 1915, p. 246-257 ; H. von Gall, *Die paphlagonsichen Felsgräber*, Tübingen, Wasmuth, 1966, p. 13-57 ; Chr. Marek, « Paphlagonie et Pont. Les tombes rupestres préromaines du nord de l'Anatolie », *Les dossiers d'archéologie*, 328, juillet/août 2008, p. 62-71 ; Claire Barat, Julie Dalaison, Fabrice Delrieux, Jean-François Pichonneau, Bernard Rémy, « Prospection et inventaire archéologique dans la vallée du Gökırmak. Premier rapport préliminaire : région de Taşköprü », *Anatolia Antiqua*, XVII, 2009, p. 393-409 ; Cl. Barat, « La Paphlagonie : histoire et peuplement », dans H. Bru, G. Labarre, *L'Anatolie des peuples, cités et cultures (II^{e} millénaire av. J.-C. – V^{e} siècle ap. J.-C.). Autour du projet d'Atlas historique de l'Asie Mineure Antique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2014, p. 149-164.

contrôlé une vallée et dont la puissance était visible de loin grâce à la présence des tombes rupestres. Même si la confluence du Gökırmak et du Kızılırmak a subi de nombreuses transformations modernes dans la région entre Durağan et Vezirköprü avec la construction d'un barrage, il serait très intéressant de poursuivre les prospections et les observations sur l'occupation du sol afin de voir s'il y a une continuité entre le VIII^{e} siècle et le I^{er} siècle av. J.-C., ou bien si l'Halys joue vraiment un rôle de frontière entre cultures archéologiques datables à l'époque classique. Il serait également nécessaire d'élargir ces analyses à l'époque romaine, pour laquelle on sait que la vallée du Gökırmak a vu l'augmentation du peuplement de la première terrasse du fleuve, ce qui a modifié considérablement l'occupation du sol. Y a-t-il eu dans le cadre de la provincialisation romaine un même mode de développement et d'occupation du sol ?

Enfin, il importerait de s'intéresser à la zone du Bafra et du Delta de l'Halys, où les sources antiques signalent des ports. Cependant, en raison du fort alluvionnement de l'Halys, l'entreprise de découverte de vestiges antiques semble difficile, sans l'utilisation des moyens géologiques performants, permettant la reconstitution des rivages antiques.

Peut-on donc dire que l'Halys est un fleuve structurant dans l'Antiquité ? Oui et non. L'Halys est un fleuve incontournable du centre de l'Asie Mineure, il a pu être vu comme une barrière, une frontière. Mais à aucun moment, si ce n'est à la fin de sa basse vallée, il n'est un axe de communication ou de commerce, car le passage par voie de terre et le franchissement de l'Halys est toujours plus rapide. De nouvelles pistes de recherche sont possibles en ce qui concerne l'Halys antique. Sa navigabilité dans sa basse vallée et l'évolution du paysage de son delta, l'occupation du sol sur la longue durée dans sa basse vallée restent autant d'axes d'études à mener.

Appendice

P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée*, Première Partie : Géographie physique comparée, Paris, 1853, p. 168-174.

Chapitre IV : Cours d'eau de la mer Noire.

« Kizil-irmak. – Ses sources. – Altitude de la rivière. – Altitude de ses eaux à Zara. – Dimensions, profondeur, altitude et rapidité du Kizil-irmak sur divers points de son cours » :

> « On peut considérer comme une des sources principales du Kizil-Irmak un petit ruisseau qui sort du revers méridional du Gumin-beli-dagh, et coule sur une ligne de 5 lieues à peu près de nord-est au sud-est, puis se recourbe à l'ouest pour traverser le village de Zara situé à 14 lieues au nord-est de Sivas. Depuis Sivas jusqu'aux parages de Yarapazan, c'est-à-dire sur une ligne de 86 lieues environ, on le voit conserver la direction moyenne du nord-est au sud-est sans décrire de notables circuits, tout en faisant des ondulations très nombreuses, mais peu développées ; puis il se relève au nord-ouest et suit cette direction sur une ligne de 50 lieues environ jusqu'aux parages de Kalédjik où il fléchit peu à peu au nord-est ; à Osmandjik il quitte à nouveau cette direction pour décrire une courbe à l'ouest, et enfin pour reprendre encore une fois une direction presque parallèle à celle qu'il suit à son point de départ, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. De cette manière, il décrit un énorme demi-cercle, sans compter une foule de circuits et de zigzags locaux, ce qui fait, qu'après avoir parcouru au moins 228 lieues (depuis Zara), il se trouve, à son embouchure, séparé seulement par une ligne de 52 lieues de sa source ; il a donc presque *quintuplé* cette ligne. À Zara, la hauteur du Kizil-irmak est de 1 366 mètres ; mais comme il se prolonge encore à 6 lieues environ au-delà de Zara et sort d'une région fort élevée, il est probable qu'il y a une altitude qui n'est pas inférieure à 2 000 mètres, et en a peut-être beaucoup plus. Entre Zara et Toudargua le lit du Kizil-irmak est fort large et ses rives assez élevées ; mais en été il est presque à sec, car au commencement de septembre je n'y ai trouvé que quelques filets d'eau qui se réunissaient pour former des flaques presque croupissantes. À 3 lieues au sud-ouest de Zara le niveau du Guiguine est de 1 296 mètres ; à une demi-lieue plus bas, à l'ouest de Keïmès, et à deux lieues et demie au nord-est de Sivas, 1 261 mètres. Dans la plaine de Sivas, où il a environ la hauteur de la ville, qui est de 1 225 mètres, le Kizil-irmak décrit beaucoup de circuits, mais n'a encore qu'un volume d'eau peu considérable, et d'ailleurs son lit y est hérissé de tant de petits îlots et de bancs de sable, qu'il est menacé de se voir comblé un jour, ce qui forcera la rivière de se creuser un nouveau lit. Il est probable que pendant l'hiver plusieurs bancs de sable sont inondés, aussi n'est-il pas guéable alors, et c'est à cause de cela qu'on l'y voit traverser par un beau pont de pierre qui a été bâti

par les Turcs, pour remplacer un autre pont dont on voit les débris à une lieue à l'ouest de Sivas. Au reste, un second pont également moderne, se trouve à 2 lieues à l'ouest de cette ville. Entre Sivas et l'embouchure du Youdouz-tchaï, le Kizil-irmak ne se présente encore que comme une rivière peu considérable, à rives basses, et à eau si peu profonde qu'on la traverse à gué avec la plus grande facilité. Cependant la rapidité, l'élévation et la profondeur des rives du Kizil-irmak, augmentent dans une progression sans cesse croissante, à mesure qu'il s'éloigne des vastes plaines lacustres qui se déploient à perte de vue au sud-ouest de Sivas, et qu'il se rapproche du méridien de Kaïsaria ; ainsi dans les parages d'Urumdji, il se précipite comme au fond d'un abîme, et à 6 lieues au nord-est de Kaïsaria il coule avec rapidité dans un lit profond, bordé des deux côtés par des rochers escarpés ; un pont assez solide, et reposant sur sept arches, le traverse à cet endroit ; à côté du pont, on voit des bancs de tuf percés d'une foule de cavités souterraines et flanquées d'échafaudages en bois : ce sont les demeures qui constituent le petit village troglodytique nommé Bogazkeupru ou Keupru-koï (*village du pont*). À peu de distance à l'ouest de Keupru-koï, dans les parages de Baïram-Koï, la rivière coule également avec impétuosité et n'est guéable en aucune saison, mais ses rives sont peu élevées, car les hauteurs qui les longent n'atteignent point la plage ; celles qui portent Baïram-koï, et qui se dressent à peu de distance de la rive droite, sont chamarrées de niches et d'excavations qui paraissent avoir servi de demeure à toute une génération troglodytique. Depuis Baïram-koï, le Kizil-irmak conserve sur la plus grande partie de son cours, une rapidité plus ou moins grande ; selon qu'il traverse des plaines ou des régions montagneuses, ses rives sont basses ou élevées.

À 4 lieues environ au sud de la ville de Kircher, de beaux rochers de syénite, forment la rive droite de la rivière, tandis que la rive opposée n'est bordée de que hauteurs peu élevées de dépôts lacustres à couches horizontales. Un beau pont, nommé *Kizir Keupru*, traverse en cet endroit une eau rapide et assez profonde, mais très-limoneuse et presque impotable en été. Le niveau de la rivière est de 1,031 mètres ; cependant celui-ci décroît dans un progression tellement rapide, qu'à 4 lieues seulement plus bas, près du petit endroit nommé Bektiz, la hauteur de la rivière n'est que de 930 mètres, ce qui donne une pente de plus de 24 mètres par lieue. Les Turkmènes, qui campent dans les parages, m'ont assuré que les hivers y sont quelquefois extrêmement rigoureux, au point de déterminer la congélation de la rivière, qu'on a vue se couvrir d'une écorce de glace assez forte pour qu'on pût la traverser à pied.

À 33 lieues environ au nord-ouest de Bektiz, près du village de Kirlanguitch, la rivière offre une grande vitesse, se trouvant rétrécie en une gorge profonde par les rochers syénitiques sur lesquels repose un assez beau pont. À Yachkhan, situé à 9 lieues environ au nord de Kirlanguitch, la hauteur de la rivière est de 799 mètres.

Dans les parages de Hadji-Hamsa, où le Kizil-irmak décrit sa première courbe à l'ouest, pour se diriger ensuite au nord-est et gagner son embouchure, il coule au milieu d'une belle vallée, et n'a que peu de profondeur et de rapidité ; cependant son altitude y est encore considérable, car elle n'est pas de beaucoup inférieure à celle du village de Hadji-Hamsa, qui, d'après ma mesure, est à 569 mètres. L'eau y a, en été, un goût saumâtre qu'elle perd pendant l'hiver ; aussi dans la saison chaude les habitants ne boivent-ils que de l'eau de source.

À trois quarts de lieue au nord-est de Hadji-Hamsa, la vallée du Kizil-irmak se resserre, et le fleuve décrit un demi-cercle au sud, puis se relève à l'ouest et se dirige ensuite au nord-est. La hauteur de la rivière à 1 lieue un quart au nord-est de Hadji-Hamsa est de 533 mètres. À 2 lieues à l'est de ce village, le lit de la rivière devient très-large, mais le quart seulement de son étendue est occupé par l'eau, le reste ne se remplit qu'en hiver ; aussi, dans la belle saison, la rivière est très-peu profonde en ces parages, et l'on y voit percer à travers l'au de si nombreux rochers, qu'elle peut à peine y être parcourue par de très petits bateaux.

Des évaluations hypsométriques que nous venons de présenter sur le Kizil-irmak, depuis sa source à Zara, jusqu'au village de Hadji-Hamsa, dont l'étendue est de 500 mètres environ, il résulte, que sur la ligne de 155 lieues comprises entre ces divers points, la différence d'altitude est de plus de 1 000 mètres, ce qui donne une pente d'un peu plus de 3 kilomètres par mètre ou 12 mètres par lieue. Cette pente paraît bien faible pour la rapidité qui caractérise le cours du Kizil-irmak ; mais lorsqu'on considère, que cette dernière offre les plus grandes variations, et qu'elle ne se manifeste dans toute sa force que dans la partie moyenne du fleuve, puisque depuis Zara jusqu'à peu près le méridien de Kaïsaria, il n'y a qu'un mouvement assez lent ; la moyenne de 12 mètres paraîtra moins éloignée de la vérité. Depuis Hadji-Hamsa jusqu'à l'embouchure, la pente doit être encore plus forte, vu qu'ici nous n'avons qu'une ligne de 35 lieues environ, ce qui donnerait une pente de 16 mètres par lieue. Et en effet, c'est dans les parages de Hadji-Hamsa, et même plus haut (à Osmandjik), que commence toute une suite de cascades et de petites cataractes, qui continuent jusqu'au bourg de Kargun et même au-delà, et qui prouvent la rapidité de la pente. La rivière n'entre décidément dans la région de la plaine qu'à 2 lieues environ au-dessous de Bafra ; aussi le Kizil-irmak y subit-il une métamorphose complète, car il y revêt tous les caractères d'une rivière de steppe en se divisant en bras nombreux au milieu d'une surface marécageuse, et en s'avançant lentement à travers un delta, dont il accroît sans cesse la dimension et modifie les contours.

La largeur du Kizil-irmak offre les plus grandes variétés, tant sous le rapport du volume d'eau déterminé par les saisons, que celui du développement réel de son lit. Dans son cours supérieur, et notamment entre Zara et Sivas, c'est-à-dire sur une ligne de plus de 10 lieues, il

est souvent à sec à l'époque des chaleurs ; mais son lit n'en est pas moins assez large, ce qui atteste le contraste entre son régime estival et son régime hivernal. Au-dessous de Sivas, l'influence des saisons ne se manifeste plus avec la même force ; car, quoique son volume d'eau s'en trouve encore modifié, cependant il ne diminue jamais au point de laisser à sec la totalité, ou même une partie considérable de son lit. Toutefois, sa largeur, dans les parages de Kaïsaria, n'a pas au-delà de 30 mètres, mais elle augmente sensiblement à mesure que l'on descend la rivière, et est le plus souvent de 60, 80 et même 100 mètres, tout en offrant des rétrécissements locaux. Dans les parages de Bafra, et conséquemment à 4 lieues de son embouchure, sa largeur est de 50 mètres, tandis que celle de son embouchure est extrêmement variable selon les saisons.

Les mêmes variations s'observent également dans la profondeur de la rivière, comme on a pu le voir par les gués que nous avons été dans le cas d'y signaler sur un grand nombre de points ; ainsi non-seulement on en trouve dans son cours supérieur, mais même dans son cours inférieur, comme par exemple à Osmandjik et près de Bafra.

La rapidité de son cours, aussi bien que les variations de son volume d'eau, jointes à la longueur considérable de la rivière, nécessitent l'établissement d'un grand nombre de ponts, dont nous avons déjà signalé les principaux en parlant des diverses régions qu'elle parcourt.

Les affluents du Kizil-irmak sont très-nombreux, quoiqu'il y en ait très peu qui méritent le nom de *rivière*.

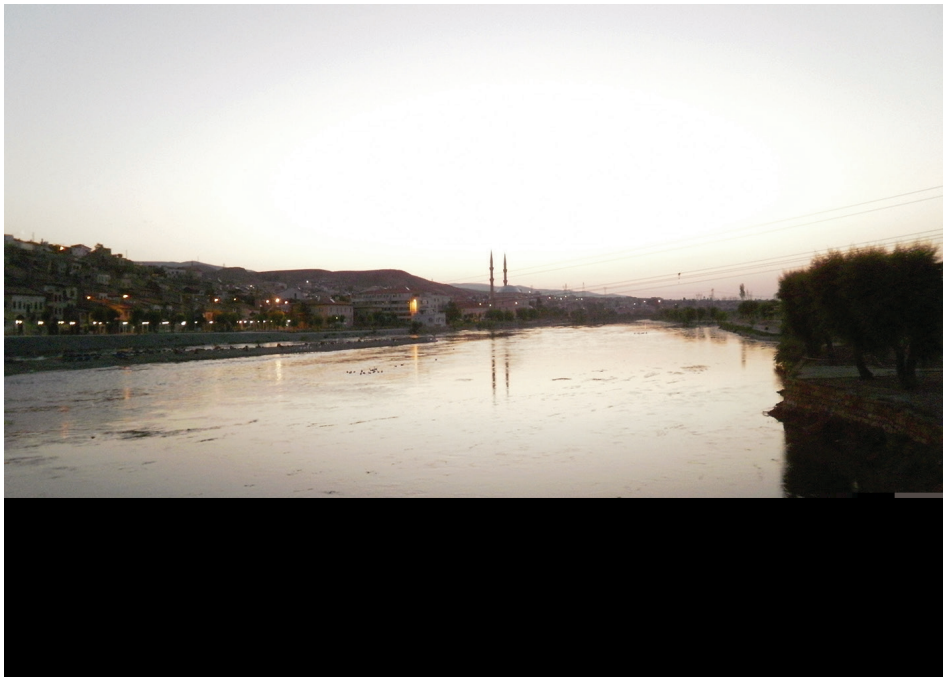

Fig. 1. L'Halys à Avanos, juillet 210. Photographie : Jean-François Pichonneau.

Fig. 2. L'Halys à Avanos, juillet 210. Photographie : Jean-François Pichonneau.

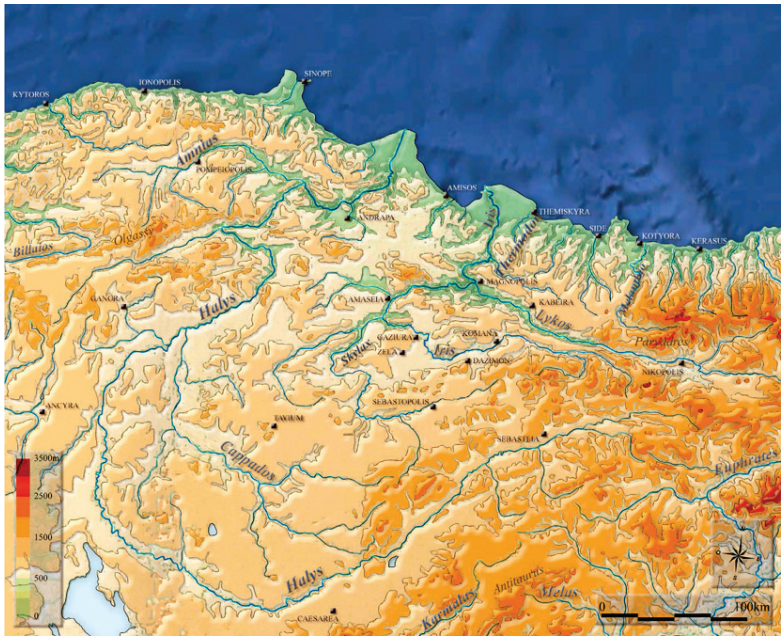

Fig. 3. Bassin de l'Halys.